

Prédication : Marc 9 v30-37 « Comment servir ? »

Jean-François Zorn, Sanary, 22 septembre 2024

Trois textes bibliques nous sont proposés pour ce dimanche

D'abord dans le livre du prophète Jérémie, chapitre 11, versets 18 à 20

Vous connaissez l'expression « nul n'est prophète en son pays ». C'est une extrapolation d'une parole de Jésus qui, revenu dans sa ville d'origine de Nazareth, se faisait moquer, comme fils de charpentier qui se prenait pour le fils de Dieu. Ici, le prophète Jérémie confesse qu'il est menacé par sa propre famille, qui n'a pas accepté les critiques qu'il avait adressées contre son peuple qui aurait rompu l'alliance avec Dieu et provoqué son exil à Babylone.

Ensuite dans l'épître de Jacques, chapitre 3, versets 13 à 18

Jacques, l'auteur de l'épître, oppose quant à lui, la sagesse terrestre et la sagesse qui vient d'en haut, décrit les fruits amers de l'une, et doux de l'autre, et nous met en présence d'un choix.

Enfin, le texte qui fera l'objet principal de notre prédication se trouve dans l'Évangile de Marc, chapitre 9, versets 30 à 37

Jésus se retrouve en Galilée avec ses disciples. C'est sa région d'origine, où se trouve une grande variété d'ethnies étrangères au judaïsme, notamment à Capharnaüm, sa 2^e maison après celle de Nazareth où il a grandi. Autrement dit, pour Jésus, la Galilée est une terre de mission.

C'est donc là, à Capharnaüm, une fois arrivé à la maison, que Jésus découvre que ses disciples s'étaient querellés en chemin pour savoir lequel d'entre eux était le plus grand. Non seulement le texte prend soin de préciser que la question n'a pas été posée directement à Jésus, mais qu'il avait deviné qu'ils en avaient débattu en chemin. C'est donc lui qui leur pose la question « De quoi discutiez-vous en chemin ? ». Mais eux ne répondent pas, ils se taisent. Leur question « Qui est le plus grand ? » leur semblait sans doute un peu honteuse, car s'ils n'ont pas tout compris du message de celui-ci qu'il suivait depuis de longs mois, ces disciples avaient sans doute compris que l'enjeu de ce message n'était pas de créer un classement, une hiérarchie entre eux, savoir qui serait le plus grand et le premier, car Jésus les appréciait tous pareillement.

Mais quoi ? Qu'est-ce que Jésus attendait d'eux ? Manifestement ça, ils ne l'avaient pas encore compris, d'où l'explication que Jésus allait devoir une fois de plus leur donner sur le sens de son ministère, et sur celui attendu de ses disciples. Et cela méritait bien de les convoquer et de s'asseoir en rond pour en discuter. Mais avant d'en venir à cette leçon, revenons sur la question : « Qui est le plus grand ? » Question honteuse, ai-je dit ? Déplacée, voire infantile et idiote ? Oui, si l'on se réfère à « la sagesse d'en haut », comme on l'a lu dans l'épître de Jacques, mais pas du tout si l'on se réfère à ce que Jacques nomme « la sagesse terrestre », la sagesse d'en bas en quelque sorte.

Rappelons-nous ces paroles : « Si vous avez au cœur une passion jalouse et amère et une ambition personnelle, n'en soyez pas fiers et ne mentez pas contre la vérité. Cette sagesse-là n'est pas celle qui descend d'en haut : elle est terrestre, animale et démoniaque. En effet, là où il y a passion jalouse et ambition personnelle, il y a du désordre et toutes sortes de pratiques mauvaises. »

Et pourtant, mes amis, n'est-ce pas cette sagesse là qu'on enseigne à nos enfants, qui est le carburant de toute vie sociale et professionnelle ? « Être le plus grand », que Jésus traduit par « être le premier », n'est-ce pas l'aspiration générale de nos sociétés ? Dès l'école, vous le savez, on est classé, et si aujourd'hui, tableau d'honneur, encouragements et félicitations ont disparu, il n'en demeure pas moins qu'on ne va pas à l'école pour être le dernier de la classe. Tous les élèves ne peuvent pas être les premiers, certes, à part quelques *ex-aequo*, mais il faut être dans le groupe de tête, parmi les meilleurs, et nous savons que plus on avance dans la scolarité, plus les premières places, les meilleures mentions, sont des atouts pour entrer dans les meilleures écoles ou universités. « Parcours sup », qui donne tant de soucis à nos jeunes, est comme une compétition. D'ailleurs, le terme de parcours est emprunté au registre sportif. Nous venons de vivre les Jeux Olympiques et

Paralympiques, et si la fraternité, le vivre-ensemble de tous les athlètes de nations dont certaines sont en guerre ont été des valeurs fortes, il n'en demeure pas moins que les sports, tous les sports sont des compétitions, et que l'aspiration des sportifs est bien de décrocher la médaille d'or. Chaque sportif de haut niveau a, à ses côtés, un « performeur ». Performer et performeur ne sont pas encore dans nos dictionnaires, mais ça ne saurait tarder.

Notons quand même que nos Ministères publics ont conscience du fait que tous les élèves ne pouvant pas être des premiers, tous les sportifs ne pouvant pas être des vainqueurs, ils inventent des dispositifs pour permettre aux décrocheurs de « rester dans la course » – tiens, voilà encore une formule sportive -, et c'est bien, car le déclassement, autre formule des sociologues cette fois-ci, est le phénomène contre lequel il faut lutter. Encore un exemple de cet esprit de performance : les para athlètes comme on dit aujourd'hui pour éviter la formule d'handi-athlètes, sont préparés pour atteindre, eux aussi, le haut niveau qui côtoie celui des athlètes valides. Les moyens mis en œuvre, technologiques avec les prothèses, et humains avec les guides, sont extraordinaires, mais ont bien pour but de les inscrire dans la normalité sportive où il faut gagner.

Tout ça, et l'on pourrait trouver encore bien d'autres exemples, fait partie de la sagesse terrestre dont parle Jacques, et de cette aspiration à occuper la première place, dont parle Jésus. Alors, bien sûr, cette sagesse-là n'est pas du goût ni de Jacques, ni de Jésus, lui qui recommande aux premiers de devenir des derniers dont l'aspiration ne serait plus la performance mais le service. On pourrait inventer un mot et dire qu'à la performance, Jésus oppose « la servance ». J'ai bien conscience que ce message-là ne passe pas partout, pour ne pas dire, pas du tout. Dit ici dans le milieu chrétien bienveillant que nous formons, ça passe, mais si je devais aller raconter cela dans l'espace public, on pourrait me dire : vous les chrétiens vous êtes des rabat-joie, vous prêchez la faiblesse et non la force, vous êtes vraiment à côté de la plaque.

Le philosophe Nietzsche qui pourfendait la morale chrétienne qu'il trouvait médiocre, s'était exclamé : « Périssent les faibles et les ratés ! Et il faut même les y aider ! ». On sait pourtant ce qu'a donné et ce que produit encore cette position, que ce soit en politique, en économie, en éducation et dans bien des domaines encore, et l'on constate aujourd'hui que les contre-feux à cette position ont bien de la peine à se faire entendre.

Quant à la parole chrétienne et évangélique sur le sujet, elle n'est plus entendue. D'où la question que je voudrais poser ce matin : faut-il renoncer ? N'y a-t-il rien à dire et à faire ? La partie est-elle perdue ? Sommes-nous condamnés à nous prêcher à nous-mêmes seulement et à ne plus avoir aucune mission crédible dans ce monde où règnent la performance et la puissance, la compétition et l'ambition, avec leurs cortèges de dérives que nos textes ont bien repérés ? Sommes-nous condamnés, comme le prophète Jérémie, à être combattus, y compris par nos propres familles qui ne partageraient pas nos valeurs ?

J'ai trois éléments de réponses à vous proposer.

- Dans la société dure telle que nous la connaissons, la vivons, et l'éprouvons, nous ne pouvons prétendre, comme chrétiens, prendre le pouvoir pour imposer notre point de vue. Ce fut pourtant le cas pendant des siècles où le christianisme s'est imposé, a régi la société, mais il l'a fait de telle manière, en s'alliant au pouvoir politique, que le message des béatitudes, « heureux les doux... » - vous connaissez - s'est transformé en une décrépitude « heureux les forts... ».

Du coup, l'Église s'est déconsidérée et a été marginalisée. Nous ne reviendrons jamais sur ce discrédit malheureux. Mais pour autant, il ne faut pas renoncer, et c'est la première réponse que je voudrais vous donner : notre action, puisque c'est de cela dont il est question, ne peut se traduire que par des petits gestes. Vous les connaissez : dans la société civile, c'est la militance associative dans laquelle notre présence et notre action comme chrétiens est souvent recherchée et appréciée ; dans l'Église, c'est tout le domaine de la diaconie et de l'entraide, qui va de l'aumônerie dans les institutions où sont retenus les personnes, hôpitaux, prisons, armées, internats, aux Comités paroissiaux qui soutiennent par la prière, la visite des plus fragiles d'entre nous, la catéchèse qui accompagne les enfants et les adolescents. Pensez à Jésus prenant un enfant dans ses bras pour expliquer à ses disciples quel modèle ils doivent suivre : enfantin qui n'est pas infantile... C'est tout cela que j'appelle

les « petits gestes » qui caractérisent la servance chrétienne que Jésus appelle de ses vœux. Petite goutte de sagesse d'en haut dans l'océan de la sagesse d'en bas, où les pauvres, les vieux, les jeunes sont soumis aux pressions sociales et économiques qui peuvent devenir insupportables. Et je vous prie de croire que les petits ruisseaux faisant les grandes rivières, notre devoir de chrétiens est de faire, chaque fois que nous le pouvons, ces petits gestes de servance, et notre Église les reconnaître, les soutenir et prier pour eux.

- La deuxième réponse que je voudrais donner à la question de comment servir, c'est de savoir poser des limites aux forces qui se déploient dans notre société. Le meilleur exemple que je peux vous donner sur ce plan est le rôle éminemment important des Églises en matière de bio-éthique. Je crois d'ailleurs que c'est un des rares domaines où l'État consulte encore les religions et en particulier les chrétiens. En quoi la notion de limite est-elle notre spécificité ? Vous le savez, en matière de bioéthique touchant aux problèmes de la naissance, de la vie, du vieillissement et de la mort, notre société a développé des moyens médico-techniques extraordinaires. Mais précisément, si tant d'avancées ont été possibles, c'est grâce aux progrès de ces moyens médico-techniques. Sans la pilule, nous ne pourrions pas contrôler les naissances. Sans les multiples techniques de procréation, nous ne pourrions pas pratiquer la procréation médicalement assistée, la PMA, nous ne pourrions pas envisager la gestation pour autrui, la GPA, qui est encore interdite en France, mais qui fait débat. Sans les progrès de la médecine, nous n'aurions jamais atteint l'espérance de vie que nous connaissons et nous ne pourrions pas envisager ce que je me permet de nommer l'espérance de mort dans des conditions qui font tant débat, autour des soins palliatifs, de la sédation profonde pour éviter la douleur, du suicide assisté. Nous avons eu dernièrement, à la salle Fabre, une très belle conférence de Joëlle Nicolas sur ces sujets difficiles. Sur quoi porte le débat ? Précisément sur le « jusqu'où peut-on aller ? Ou mettre les limites ? » et la réponse chrétienne concerne bien cette limite à mettre à la technique qui donne le sentiment d'une toute-puissance à l'être humain, d'une maîtrise totale sur la vie et sur la mort. Or, pour nous, s'il y a un tout-puissant, ce n'est pas l'être humain, mais notre Dieu et nous savons que cette toute-puissance, depuis Jésus le Christ, c'est dans la croix que nous la trouvons, de sorte que le très haut est en fait le très bas...

- Arrivé là, vous allez me demander d'atterrir... Je vais le faire. Mais je n'ai pas de jet privé à poser devant vous, seulement un petit avion furtif qui consiste à oser faire et dire ce que je viens de vous présenter, et ce sera ma troisième réponse à la question comment servir ? Oui, il faut oser parler de tout cela et en parler au dehors, dans les conférences tournées vers l'extérieur, par exemple, que nous proposons. Or, nous craignons de parler de nos affaires devant le monde. Nous évoquons la laïcité, le refus du prosélytisme, pour nous taire, en fait. Le sociologue et historien Jean Baubérot a dit que les protestants qui ont tant souffert de la Révocation de l'Édit de Nantes « s'auto-révoquaient en se taisant », de sorte qu'on peut programmer notre disparition de l'espace public dans quelques temps si nous continuons sur ce mode. Oui, mes amis, il faut oser parler au monde et pour cela trouver les mots simples, c'est-à-dire laïcs pour nous expliquer. Puisque je parle de laïcité, je voudrais vous dire que cette fameuse laïcité à la française sous le régime de laquelle nous vivons depuis la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905, n'est pas un régime de privatisation du religieux comme nous le croyons souvent, mais un régime de liberté religieuse. Bien sûr, il y a des conditions à cette liberté, une seule d'ailleurs a été inscrite par la République dans la loi de 1905 : « ne pas troubler l'ordre public ». Croyez-vous que si nous parlons de tout ce dont je vous ai entretenu dans cette prédication, hors de cette enceinte douillette du temple, nous provoquerions un trouble à l'ordre public ? Je n'en crois pas un mot. C'est pourquoi nous devons réfléchir à ce que j'appelle volontiers « le service public de la Parole de Dieu » que nous devons rendre au monde.

Comment dire et où dire notre confiance dans la sagesse du monde d'en-haut, « pure, pacifique, conciliante, pleine de compassion et de bons fruits, sans parti pris, sans hypocrisie » dont parle Jacques, et dire notre défiance à la sagesse d'en bas qui se drape de force et de puissance ? Comment accueillir cet enfant que Jésus portait dans ses bras, comme le symbole du Père ou d'une mère qui donnent la vie, la protège, la propage et l'oppose aux forces de mort qui traversent le monde ? Oui, il est vraiment possible de répondre à ces questions...

Amen